

Derrière les commis venaient quatre laquais, équipés en homme de guerre, ayant l'épée au côté, les pistolets à la ceinture et le mousqueton sur l'épaule.

Deux autres laquais, armés de même, restèrent sur le pont de la barque, visitèrent les amorces de leurs mousquetons et de leurs pistolets, et se mirent à se promener de long en large, comme des sentinelles en faction.

Les huit rameurs se partagèrent en deux troupes égales.

Quatre descendirent à terre.

Quatre demeurèrent dans la barque et se couchèrent sous leurs banes.

—Diable! diable!. . . — se dit Denis, qui, depuis la terrasse, avait pris note de tous les détails que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.—Roncevaux avait raison!. . . l'entreprise que nous allons tenter est brillante, mais dangereuse, et la réussite en est douteuse!. . .

La nuit arriva. Une nuit sombre et profonde, une de ces nuits sombres et sans étoiles, qui enveloppent le monde dans un manteau d'impénétrables ténèbres.

Les quatre laquais que nous avons vus descendre avec Van Goët avaient remplacé sur le bateau et dans leur factions leurs deux camarades.

Une lanterne, suspendue au mât, éclairait leur promenade régulière et nocturne.

Onze heures du soir sonnaient.

Van Goët venait d'éteindre les bougies qui brûlaient auprès de son lit.

Dans l'hôtellerie, tout semblait dormir.

En ce moment, un homme, se glissant dans l'obscurité, entr'ouvrit doucement la porte de l'écurie.

C'était le major.

—Êtes-vous là?—fit-il à voix basse.

—Oui.

—Tous?

—Tous.

—Et le lieutenant?. . .

—Me voici. . . —répliqua Denis.

—Viens avec moi,—dit le major;—le moment d'agir approche, et nous ne pourrions nous concerter ici. . .

Denis, sans rien répondre, se leva et suivit son chef.

Tous les deux firent le tour de l'auberge du *Faucon blanc*, et se dirigèrent sur les bords du fleuve.

Le silence était aussi profond que l'obscurité.

On n'entendait que le clapotement de l'eau contre les berges escarpées.

A cinquante ou soixante pas en arrière, on voyait luire, comme une pâle étoile, le fanal suspendu au mât du bateau.

—Ici nous sommes encore trop près,—dit le major,—allons plus loin. . .

Et il continua à marcher, entraînant Denis qu'il avait pris par le bras.

Ils firent ainsi quelques centaines de pas sans échanger une seule parole.

Quand le major s'arrêta et se retourna, un bouquet d'arbres cachait la lumière de la barque, le lit du fleuve s'était escarpé de plus en plus, et l'on entendait l'eau courir et gronder à une grande profondeur.

—Je crois,—reprit le major,—je crois que maintenant nous ne risquons rien et que nous pouvons causer. . .

—Ah! pardieu!—répliqua Denis,—à moins que le diable lui-même ne vienne nous espionner, je réponds que personne ne nous entendra!

—Le fait est que cet endroit est sinistre, il y fait noir comme dans l'enfer, et ce bruit de l'eau qui coule sous nos pieds a je ne sais quoi d'effrayant.

—Celui qu'on précipiterait ici, dans le Rhin ne reviendrait jamais accuser son meurtrier. . . —murmura Denis.

Le major se mit à rire.

—Qu'avez-vous donc?—lui demanda le jeune homme.

—Je pense,—répliqua le capitaine,—que si tu voulais, il te serait bien facile d'arriver à la tête de la compagnie. . .

—Comment?. . .

—Eh! tout simplement en me donnant un coup d'épaule. Je ne sais pas nager.

Denis tressaillit.

—Ah! pardieu!—s'écria-t-il,—major, c'est une idée!. . . Il est gaillard qu'elle vienne de vous!. . .

Et, avant même d'avoir achevé cette répose, Denis Poulailler frappait le major d'un coup de poignard en plein cœur, et le précipitait dans le Rhin.

On entendit un cri étouffé, un bruit sourd, un clapotement d'eau.

—Ce fut tout. . .

IV. — LA CLEF DE LA SALLE BASSE.

Après avoir frappé le major, Denis Poulailler resta pendant quelques secondes étonné et comme épouvanté du crime qu'il venait de commettre.

Une terreur superstitieuse s'empara de lui.

Il lui semblait que des flambeaux vengeurs allaient s'allumer dans les ténèbres pour dévoiler son crime. Il lui sembla que des voix mystérieuses allaient troubler le silence de cette nuit sombre pour lui crier:—Assassin! assassin! Un frisson pareil à ce *souffle* dont parle l'Écriture passa sur la face pâle du meurtrier. Ses cheveux se hérissèrent sous son bonnet de laine, et il promena autour de lui un regard effaré. Mais aucun bruit ne troubla le silence. Les ténèbres restèrent insondables, et le fleuve, noir comme de l'encre, continua à courir entre ses berges escarpées, avec un clapotement monotone, entraînant dans sa course le cadavre sanglant du major.

L'esprit de notre héros n'était point de ceux sur lesquels une vague terreur peut avoir longtemps prise.

Denis passa la main sur son front, secoua machinalement les épaules, et reprit d'un pas rapide et résolu le chemin de l'auberge du *Faucon blanc*.

En moins de deux minutes, il arrivait auprès de l'écurie où se trouvaient les hommes de la bande.

La porte de cette écurie était entr'ouverte.

Denis appela successivement, d'une voix très-basse, Roncevaux et Hermann. Les deux bandits sortirent aussitôt.

Denis les emmena à cent pas de l'hôtellerie et leur dit:

—Le moment est arrivé.

—Nous sommes prêts,—répliqua Roncevaux.

—Le major m'a chargé de vous demander quel est votre avis relativement au plan d'attaque,—poursuivit le lieutenant.—Pensez-vous que nous devions laisser dormir le juif tranquillement pour ne nous occuper que de la barque, ou devons-nous, au contraire, nous assurer de Van Goët avant tout?

—Mon avis est de prendre ce dernier parti,—dit Roncevaux.

—Et le vôtre, Hermann?

—Je pense de même, mon lieutenant.

—Et sur quoi fondez-vous votre opinion?

—Sur ce fait bien simple, que si nous ne parvenons pas tout d'abord à nous emparer de la barque sans donner l'alarme, si en un mot un seul coup de feu est tiré de part ou d'autre, nous aurons sur les bras le juif, ses laquais, ses rameurs, sans compter maître Otto Gutter et sa valetaille, qui nous feront passer à eux tout un vilain quart d'heure; tandis que si, tout d'abord, nous y avons mis bon ordre, nous n'aurons plus affaire qu'aux rameurs et aux laquais de la barque, dont, je crois, nous viendrons facilement à bout. . .

—Parfaitement raisonné, Roncevaux.

—Vous trouvez, lieutenant?

—Sans doute. Votre opinion est de tous points conforme à la mienne.

—Est-ce aussi celle du major.

—Oui.

—Alors, il est probable que nous avons raison, puisque nous sommes tous d'accord.

—Cela est probable, en effet. Rejoignons notre monde.

—Lieutenant, où donc est le major?

—Je l'ai laissé il n'y a qu'un instant, sur le bord du Rhin, en vue de la barque; il va venir nous retrouver,—répliqua Denis du ton le plus naturel et le plus indifférent.

Les trois hommes se mirent en marche, et chemin faisant, Denis demanda:—Savez-vous comment le juif et sa suite se sont distribués les logements à l'intérieur de l'hôtellerie?

—Oui,—répondit Roncevaux,—je le sais, j'ai passé toute la soirée à faire bavarder un valet.

—A merveille!. . .

—Van Goët couche au premier étage dans une grande chambre qui fait face à l'escalier. Ses deux commis occupent une pièce contiguë à celle-là. Les rameurs et les laquais qui ne se trouvent point dans la barque se sont installés au rez-de-chaussée, à droite. Otto Gutter a conservé sa chambre habituelle, qui touche aux cuisines. Les marmitons et les servantes logent sous les toits.

Denis hocha la tête d'un air soucieux.

—Que le diable, mon protecteur, m'emporte!—murmura-t-il entre ses dents,—si nous retirons de cette expédition autre chose que des coups d'épée dans les reins et des balles de mousquet dans la tête!. . .

—Vous voyez les choses en noir, lieutenant,—dit Roncevaux qui avait entendu cet aperté.

—Ma foi,—répliqua Denis,—il est vraisemblable, vous en conviendrez, que ce juif cousu d'or a fermé sa porte en dedans, et je ne vois pas trop comment nous ferons pour l'enfoncer, cette porte, sans avoir sur le dos une vingtaine de gaillards plus ou moins déterminés qui nous attaqueront par derrière.

(A continuer.)